

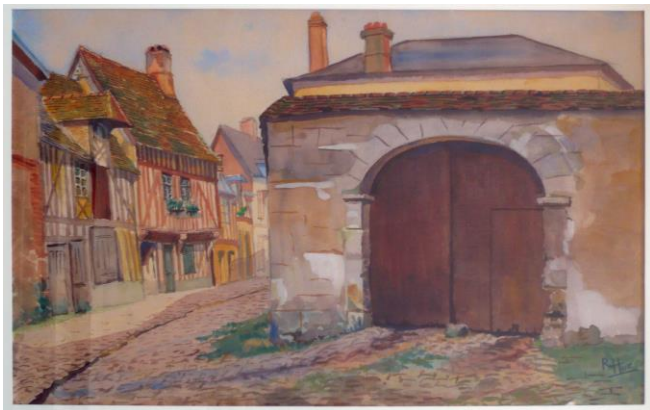
Une petite histoire du soin à Bernay

La ville de Bernay telle qu'on la connaît aujourd'hui s'est développée au 11^e siècle, à partir de son abbaye bénédictine. Il faut cependant attendre le 13^e siècle, et le passage du roi saint Louis pour voir la fondation d'un hôtel-Dieu, ancêtre de l'hôpital.

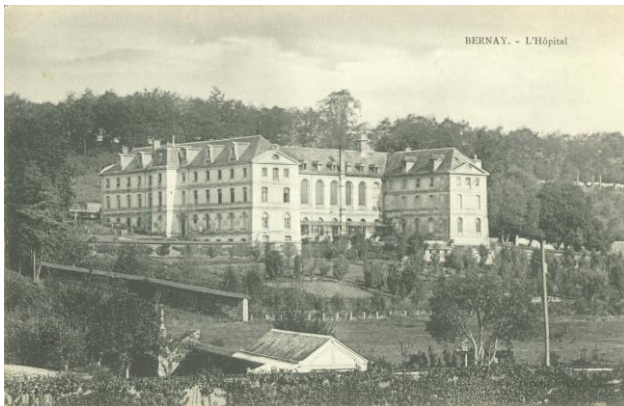
Cet hôtel-Dieu, aujourd'hui disparu, se trouvait entre l'actuelle rue Thiers et le Cosnier, traversé par la rue de Geôle. Son rôle était de donner asile aux pèlerins et aux voyageurs indigents. Confié à des Clarisses (ordre fondé par sainte Claire en 1212) puis à partir de 1504 à des religieuses de saint François et sainte Elisabeth, l'établissement subvenait également aux malades pauvres de Bernay et ses environs.

Au Moyen-Âge, en France, le soin, indissociable de la religion, est fondé sur un idéal de charité. Le mot hôpital est issu du latin *hospes* qui a aussi bien donné les mots hospices qu'hôtel. Les techniques de soin sont héritées des Grecs, inventeurs de la théorie des quatre humeurs selon laquelle tout mal est dû à un excès ou une insuffisance de sang, de lymphe, de bile jaune ou de bile noire. Ils sont également les inventeurs de traitements longtemps utilisés :

vomitifs, purgatifs, saignées, ventouses, cataplasmes. Les médicaments sont les plantes (préparés par des apothicaires), et les actes médicaux souvent pratiqués par des barbiers ou barbier-chirurgiens (le barbier médiéval incisait un bubon comme il coupait une barbe).



Roger Hue, *Le porche de l'ancien hôtel-Dieu*, aquarelle, vers 1970, musée des beaux-arts de Bernay



L'indigent, admis à l'hôtel-Dieu sur un billet délivré par les curés des paroisses Sainte-Croix et Notre-Dame de la Couture, est considéré comme souffrant pour Dieu, et le personnel fait « œuvre de Miséricorde ». À son arrivée, le patient est conduit au chapelain de la maison, qui écoute sa confession et lui donne la communion. Puis on le lave, on lui coupe les cheveux, on lui donne des vêtements. Suivront les messes et prières pour les défunts et les fêtes. Au Moyen-Âge, le soin est un rituel religieux.

C'est d'ailleurs dans la chapelle de l'hôtel-Dieu qu'étaient disposées les paillasses des malades faisant office de lits dans lesquels étaient couchés plusieurs patients à la fois.

Cette définition du soin comme un acte de charité envers les pauvres évolue à partir du 14^e siècle. Appelé « siècle noir » en raison des épidémies de peste, des famines et de la guerre de Cent Ans, on assiste à un effondrement démographique, à une longue récession économique, au développement de l'insécurité et à l'explosion de la mendicité.

Le 1^{er} août 1651, après un nouvel épisode de peste, les religieuses de l'hôtel-Dieu décident de se décharger des soins aux pauvres. Le 2 janvier 1652, elles signent un contrat qui les libère de cette charge, qui revient alors à la ville.

L'hôpital actuel de Bernay est fondé en 1697 par Anne d'Arzac, veuve de Marc-Antoine Deshaies, sieur de Ticheville, maire perpétuel de la ville. Voici un extrait de la lettre de fondation envoyée au roi : « (...) Rien ne pouvait être plus avantageux pour la ville de Bernay que l'établissement d'un hôpital général, afin d'y enfermer les pauvres malades, les vieilles gens qui n'ont pas de quoi subsister, et les enfants orphelins et autres qui sont à la mendicité et abandonnés d'une manière qu'ils s'élèvent dans un esprit de fainéantise et de libertinage, au lieu que dans ledit hôpital ils seraient instruits de tout ce qu'ils doivent savoir et qu'on leur apprendrait quelque métier pour gagner leur vie... ».

En 1697, cet hôpital général est administré par l'évêque de Lisieux, le maire de Bernay et trois bourgeois choisis par le corps de la ville. Le médecin et le chirurgien donnent gratuitement leurs soins aux pauvres tandis que des sœurs hospitalières de Vimoutiers s'occupent des patients.

Celles-ci seront plus tard rejointes par un groupe de filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul reconnaissables à leurs grandes cornettes. Dans un premier temps installé rue de Geôle, on trouve dans cet hôpital une prison pour enfermer les mendiants et prostituées, une manufacture pour mettre les orphelins au travail et une chapelle pour les malades. Les plus aisés se font soigner chez eux.



Michel Hubert-Descours, *Portrait d'Anne de Ticheville*, huile sur toile, 1747, musée des beaux-arts de Bernay, inv. 2005.3.1

Les religieuses de l'hôtel-Dieu s'opposent à la fondation de cet hôpital. Leurs arguments : le roi n'a pas été averti de la présence de l'hôtel-Dieu voisin ; Anne de Ticheville n'y héberge que sa famille, et elle utilise des meubles pris chez les religieuses. L'affaire se poursuit jusqu'au 30 mars 1699, lorsque le conseil d'Etat confirme l'hôpital général et ordonne que tous les biens obtenus par l'hôtel-Dieu depuis 1664 soient remis à l'hôpital. Anne de Ticheville est autorisée à demeurer dans l'hôpital.

Le 5 novembre 1700, Anne de Ticheville fait l'acquisition du manoir Vicard situé sur le flanc du Mont-Million ainsi que de la prairie qui l'entoure. C'est le début de la construction de l'hôpital que Bernay connaît encore aujourd'hui. Les travaux sont confiés à l'architecte Robert Lamy. Les pauvres y sont transférés dès 1706 et la chapelle consacrée en 1721. L'hospice contient 136 lits, et donne asile annuellement à plus de 150 malades, 30 vieillards incurables admis à vie, des aliénés, des militaires et des marins de passage, et plus de 300 enfants orphelins.

À l'origine architecture de plan en L, l'hôpital d'Anne de Ticheville est agrandi en 1807 d'une aile supplémentaire (aujourd'hui pavillon Mesnil). À partir de 1907, l'établissement connaît un nouveau développement avec l'ajout des petits bâtiments indépendants et spécialisés (chirurgie, maternité, contagieux) qui, faisant suite aux découvertes de Louis Pasteur sur les germes et la nécessité de stérilisation, permettent de mettre en place de nouveaux protocoles d'hygiène. Enfin, dans le cadre du plan hôpital de 2007, un nouveau bâtiment est édifié à l'ouest du bâtiment historique.

Avec le décret du 1^{er} juillet 1922, le métier d'infirmière se professionnalise et les religieuses sont peu à peu remplacées. Les dernières filles de la Charité quittent l'hôpital de Bernay en 1985.

